

L'impossibilité d'être anormaux

par Paolo Virno

[traduit de l'italien par Judith Revel,
Véronique Dassas et Lise Belperron.]

*Textes de revue, feuilletables ici même,
téléchargeables sans frais, reproductibles à la seule
condition d'une mention de l'auteur ainsi que du site d'origine.*

archyves.net

Les articles ici rassemblés datent de la période 1988-1996. La plupart, publiés dans le quotidien Il Manifesto, ont été traduits par la foucaldienne Judith Revel. Ceux accompagnés d'un astérisque ont été traduits par l'italianiste Lise Belperron. D'autres, marqués d'une paire d'astérisques, sont déjà parus en français, dans la revue québécoise Temps Fou, grâce à la journaliste & traductrice Véronique Dassas.

L'ensemble de ces textes s'attache à identifier les symptômes sociolinguistiques propres aux années 80, poursuivant l'analyse de la « situation émotive » de cette décennie charnière entreprise dans Opportunisme, cynisme et peur et Do you remember Counterrevolution. Glanant dans le plus quotidien du réel tel détail incongru ou paradoxal, Paolo Virno prête ainsi chair et vie à un matérialisme dissident, à une subtile dialectique du banal et de l'événement et aux divers angles de déconstruction de la notion de travail.

En chemin, il insiste sur la revalorisation d'infimes bifurcations hors la normalité et donne à pressentir, combien ces « aventures » peuvent se tisser en deçà de toute révolte manifeste, loin des mirages du volontarisme individuel, comme des phénomènes de masse presque inapparents. Ce faisant, il arpente déjà les interstices du pré-individuel, de la subjectivité collective et du « general intellect » productif qui trouveront leur point d'éclaircissement majeur dans sa récente Grammaire de la multitude, refondant les puissances de tous en chacun sur les décombres d'une conception mortifère du mot « peuple ».

Y. P.

Il y a un certain nombre d'années, on a donné à un film américain un titre à ce point exemplaire qu'il en frôlait presque le proverbe : *L'impossibilité d'être normal*. Le personnage principal – un Elliot Gould au sommet de l'histrionisme – incarne un ex-leader étudiant souhaitant désormais avoir sa juteuse part du gâteau universitaire. Il multiplie les sarcasmes envers ses anciens camarades – parmi lesquels son grand amour, Candice Bergen – qui ont persisté, eux, dans leur sit-in et autres activismes. Mais trop usé par l'expérience de l'abjection institutionnelle, le renégat envoie *in extremis* sa carrière au diable, traverse à rebours la ligne de démarcation entre le dedans et le dehors, retrouve ses amis et s'évade de la normalité latente. Ce refuge au sein de la *société alternative* ressemble à un retour au bercail. Et, à la fin des années 60, il s'agissait vraiment d'un passage de frontière : la limite entre l'acceptation et l'insubordination était fixée de manière non équivoque; et se trouver d'un côté plutôt que d'un autre impliquait un changement de mœurs et de langage, sans parler des valeurs morales qui n'étaient pas sujettes au changement.

En question, non seulement une intolérance pour des normes particulières mais le refus de ce qui était perçu comme *ordinaire*, commun, banal. Un « ne comptez pas sur moi » exprimé par des minorités politiques et intellectuelles qui coïncidait encore à l'époque, il y a une vingtaine d'années, avec la critique de cette tentation de rentrer dans le rang qui pousse toujours à la médiocrité, auquel on opposait des modes de vie exubérants et extraordinaires, en se vantant d'une certaine « folie » lucide. Aujourd'hui, il n'est pas difficile de distin-

guer dans la revendication d'un *ailleurs* vivace la marque d'un reste d'étrangeté affiché par certains milieux intellectuels face à la production capitaliste.

Par la suite, à la fin des années 70, l'impossibilité d'être normaux changea de sens : de choix euphorique et fier, elle devint rien de moins qu'un destin menaçant. En Italie et en Allemagne, le chemin du retour vers une vie *quelconque* fut barré à une bonne partie des militants politiques et des avant-gardes contre-culturelles les plus âpres. L'excentricité d'autrefois se renversa pour se muer en une sombre pathologie. Les frontières entre les deux « pays » furent fermées et surveillées en permanence : des archipels entiers de la société, indociles, furent contraints au ghetto.

Puis tout changea à nouveau. Ces dernières années, la dialectique entre intégration et révolte a effectué sa pirouette la plus téméraire : elle a disparu sans laisser de trace. On n'a désormais perdu l'idée même d'une sortie de secours hors du conformisme. L'*ailleurs* n'envoie plus de signaux, parce qu'il a fini par confluer dans l'*ici-et-maintenant* de la médiocrité dominante, qu'il a d'ailleurs contribué à alimenter. On doit le diagnostic de cette situation au regard perçant d'Hans Magnus Enzensberger, un poète et essayiste qui fut proche de l'extrême gauche, à l'œuvre dans *Médiocrité et folie*, un livre qu'il aurait été tellement pertinent d'intituler « L'impossibilité d'être anormaux ».

Enzensberger y montre en détail comment la frontière entre normalité et transgression est devenue de plus en plus incertaine, jusqu'à disparaître complètement. Les apocalypses imminentes au nom desquelles, dans les années 50 et 60, certains avaient cultivé l'idée de se rendre exceptionnels, n'étaient que pétards mouillés : en Allemagne, il n'y eut ni la décadence morale que la droite avait présagée avec horreur, ni le revanchisme affecté par la gauche. « Le juste milieu est devenu une véritable Patrie. » Indifférence, atmosphère ouatée et modération semblent désormais prévaloir. Les tensions et les malheurs s'additionnent au sein d'un *dedans* sans alternative, se diluant

en mille ruisseaux, ou prenant les traits d'une *déviance moyenne*. L'opposition culturelle, dont la rumeur séculaire va de *Sturm und Drang* à l'année 68, se trouve aujourd'hui reléguée dans un réduit inoffensif. La rupture des habitudes visuelles, qui était traditionnellement l'étendard de toutes les avant-gardes, est devenue une routine que l'on chérit ; la pensée sauvage est rentrée dans les rangs ; on peut même aujourd'hui en calculer la productivité grâce à certains paramètres. De son côté, l'opposition politique fait fonction d'aiguillon bénéfique pour le plus arriérée et paralytique des sous-systèmes sociaux : le cadre institutionnel. Les « minorités actives », qui méprisent le syndrome de la banalité, ont pourtant en commun un sentiment tout à fait « normal » : la rancœur. D'où leur impuissance totale.

À quoi doit-on cette impossibilité d'être *anormaux*? On peut sans doute avancer l'hypothèse que cela est d'abord lié à l'inclusion du travail intellectuel au sein de la sphère productive. L'expérimentation linguistique – qu'elle soit politique ou artistique, peu importe – ne constitue plus un terrain en soi, ni même un potentiel de liberté par rapport au travail subalterne : elle est plutôt devenue la matière première et le ferment de ce travail subalterne. D'autre part, il serait stupide d'oublier que cette métamorphose a eu lieu en même temps que se produisait l'éclatante victoire du capitalisme : la médiocrité impérieuse et envahissante qui caractérise notre époque s'enracine dans l'affirmation inconditionnée d'un *extrême*. Il serait peut-être bon de se demander s'il existe un antidote au triomphe de ce « juste milieu » extrémiste. À l'intérieur de ce grand *Dedans* où nous nous trouvons tous, ne peut-on pas tout au moins agir comme des serpents au sein de ce qui nous écrase ?

C'est encore Enzensberger qui fournit une réponse indirecte à cette question, en discutant pourtant d'un tout autre problème. Supportant très mal les larmes de crocodile versées sur la fin de la littérature, il observe la chose suivante : si la mission de la littérature moribonde était de produire de nouveaux sentiments et de nouvelles

perceptions, il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui cette tâche n'a pas été abandonnée : elle est seulement accomplie par d'autres institutions. « La poésie est présente partout, dans les titres des journaux, dans la musique pop, dans la publicité [...]. En ce sens, la littérature n'est pas finie, elle est partout. » C'est comme l'Alka-Seltzer, qui fond dans l'eau en ne laissant qu'un léger dépôt au fond du verre. Peut-être que l'image ne sied pas si mal à la subversion politique. Une fois que l'on en a fini avec le mouvement de va-et-vient de l'intégration et de la révolte, la possibilité de la révolution cesse d'être représentable comme une fonction spécialisée ; elle s'éparpille plutôt, et se diffuse ainsi, à travers des canaux et des formes qu'il aurait été impossible de reconnaître auparavant. Paradigme Alka-Seltzer.

LE BONHEUR EN DEVANTURE

« J'ai souvent tiré des leçons importantes d'un film stupide » écrivait dans les années 40 un homme bon qui était aussi philosophe. Aujourd'hui, nous avons beaucoup à apprendre d'un spot publicitaire douceâtre et détestable. Produit par la Présidence du Conseil des Ministres, un récent court-métrage veut dissuader de l'usage des stupéfiants. Dans ce but, il montre des images qui devraient évoquer une vie heureuse et les accompagne de cette injonction : « Les jeunes, c'est ça la vraie vie, ne la foutez pas en l'air avec la drogue ».

La vie qu'il faut désirer, celle que l'État présente dans le film, c'est une sarabande de moments d'euphorie scolaires, d'exaltations athlétiques, de nids familiaux poisseux. Face à l'arrogante connivence de cette belle jeunesse, intègre et apparemment immortelle, le toxicomane conclura sans doute qu'il n'y a plus rien à faire pour lui. Ou même que son inclination n'est pas tellement fautive. Parce que si c'est ça, la vie, alors passez-moi la seringue svp.

Une conclusion qui pourrait être aussi celle de n'importe quel spectateur à l'immaculée sobriété. Ce dont il est cependant question ici, ce n'est pas l'efficacité du spot. La chose remarquable – et donc instructive –, c'est plutôt que le spot, au lieu de souligner les méfaits de l'héroïne, positive cet état de bien-être et d'harmonie auquel on n'est pas censé vouloir renoncer. En bref, il a recours au plus impalpable et nécessaire des concepts : le bonheur – « le bien que l'on désire en soi, et non pas en vue de quelque chose d'autre ».

Que l'idée du bonheur mise en valeur par la Présidence du Conseil des Ministres soit dérisoire et répugnante, ça tombe sous le sens.

Mais il y a pire encore, que le « contentement suscité par sa propre existence » devienne un objet de représentation, et soit même considéré comme l'enjeu le plus concret. Encapsulé dans les stylèmes d'une propagande édifiante, il véhicule une vérité de toute première importance, et que la pensée critique ne peut en aucun cas éluder.

Comme c'est toujours le cas, ce qui mérite d'être pris comme « la substance de choses séparées », c'est-à-dire le contenu effectif d'une instance de transformation, se manifeste d'emblée à travers une forme dégradée, sous le signe du pouvoir. Ainsi, par exemple, il est évident que le travail salarié est une condamnation injustifiée et désormais passible d'amnistie, alors que, en plein développement économique, le chômage et son sillage de souffrances et de dégradations augmentent. De même, quand l'État s'en occupe de manière caricaturale dans un spot inspiré par des idéaux sinistres de *law and order*, qui peut mettre en doute que le problème du bonheur ne soit pas à l'ordre du jour ?

Les bourgeois ont toujours pensé que le bonheur était une affaire privée, une petite propriété secrète enfouie au plus profond de l'individu – comme un talisman au fond d'une poche. Ou encore – mais il ne s'agit que d'une modeste variante –, ils l'ont considéré comme étranger à ce monde, impossible à atteindre pour qui est fini et contingent. Dans les deux cas, on a supprimé tout lien entre politique et bonheur. Un écartèlement dont le mouvement ouvrier n'a pas hésité à s'emparer. Aujourd'hui, cependant, le moment est arrivé de rétablir le contact : ce qu'un tel spot d'État, à sa manière, cherche paradoxalement à nous suggérer.

Contrairement à l'opinion du bourgeois, le bonheur est une chose qui ne tient *qu'à* la sphère de la contingence. Mieux, il ne consiste précisément *qu'à* donner aux expériences contingentes leur forme accomplie et à les soustraire à l'aphasie et à l'in-sensée. En outre, la recherche du bonheur n'est absolument pas une affaire privée ou intérieure. Il n'y a rien de plus extérieur, de plus historique (et même impersonnel) que la tentative d'apprécier, comme une sorte de per-

fection paradoxale, le caractère *non-répétable* du singulier. Cette tentative est visible dans les comportements quotidiens les plus divers, mais elle transparait de manière particulièrement évidente dans les conflits sociaux actuels.

Ceux qui prétendent que la lutte contre le capitalisme peut ignorer avec sérénité l'instance du bonheur feront bien peu contre le capitalisme. Ceux qui affirment : occupons-nous du bonheur, et non plus de la lutte contre le capitalisme, n'arriveront jamais à s'occuper du bonheur. Pour cueillir sur le fait l'aspiration à sauvegarder la valeur de la vie, il faut tourner son attention vers une manif bourrée de *casseurs*, ou vers un collectif de chômeurs exigeant un revenu garanti. Dans le plus contingent et circonscrit des conflits, on peut toujours décerner, sous des formes médiées mais transparentes, une inclination à la « bonne vie ».

Sous cet angle, le spot est vraiment l'image en négatif d'une vérité essentielle. Aujourd'hui, quand la culture, l'*ethos* et la production matérielle s'entrecroisent de manière étroite, il est impossible de penser à des gestes de refus qui ne soient pas effectués au nom de formes de vie différentes et plus jouissives ; des formes de vie dont on sait qu'elles sont possibles ou qu'on a déjà partiellement expérimentées. Pour refuser des heures supplémentaires ou interrompre un enseignement en plein cours, il faut définir à chaque fois une alternative positive et la mettre en avant avec fierté : c'est bien ça, ce que la vraie vie pourrait être, ne la foutons pas en l'air à force de travail et d'obséquieux respect des hiérarchies.

DES MOTS À NE PAS PRONONCER

Il y a des livres qui nous apprennent comment on doit se comporter à l'époque des fripouilles. À l'époque de la « professionnalité », des carrières et des bonnes raisons de l'entreprise.

En 1923, Viktor Chklovski publie un bref et admirable roman, *Zoo, ou les lettres de non-amour*¹. Le personnage principal écrit à la femme qu'il aime avec une assiduité absolue, mais il n'a pas le droit de faire allusion à la passion qui le transperce parce que la jeune femme, sévère et guindée, le lui a interdit une fois pour toutes. Certains mots devront être écartés, ou bien la correspondance prendra fin. Les lettres se suivent sous le signe de l'obéissance. Aucune trace de l'essentiel, mais des comptes rendus de livres à peine lus, des discussions enflammées sur les nouveaux courants artistiques, des allusions aux aléas de la vie quotidienne.

Cependant, ce vertige de divagations ne fait que mettre en valeur le point qu'il est obligatoire d'ignorer. Il le côtoie, il l'esquive au dernier moment, il en délimite avec précision le périmètre, il le montre sans cesse, en creux, comme la dimension concave d'un objet convexe. L'amour passé sous silence imprègne tous les arguments profanes dont on peut au contraire parler avec liberté, il transparait à contre-jour là où on l'attend le moins, y compris du récit d'une soirée passée dans un bar à bière. L'impitoyable interdiction est également bénéfique : elle évite la répétition obses-

sionnelle et inarticulée du sentiment dominant, focalisant plutôt le regard sur ce qui se passe dans le monde et augmentant l'intelligibilité de chaque phénomène fugace. On a rarement écrit un livre d'amour aussi intense que celui-ci, aussi intense qu'un livre qui n'en dit mot.

À l'époque des fripouilles, il faut accepter de bon gré l'interdiction d'utiliser certains mots. Parce que, comme le montre Chklovski, nous serons ainsi contraints d'appliquer leur énergie aux choses et aux faits qui nous entourent et nous pressent. La valeur radioactive de certains vocables, si elle n'est pas réinvestie en un laborieux « parlons d'autre chose », se détériore rapidement.

Entre 1960 et 1980, l'Occident capitaliste a connu un cycle de luttes sociales qui, par ses contenus autant que sa radicalité, n'a pas d'équivalent dans le siècle. Ces insurrections modernes avaient inscrit au cœur de leur code génétique la haine de l'idolâtrie de l'État que l'on trouvait dans le socialisme réel, et l'espoir de voir se dissoudre le Parti Communiste Soviétique. Il s'agissait d'une révolte contre le régime du travail salarié, dans toutes ses variantes, même socialistes. Une révolte qui a échoué, et dont on maintient aujourd'hui la mémoire à distance. D'où l'obligation d'omettre des mots impérieux et sensés comme celui de « révolution ».

Il faut jouer le jeu et en tirer profit, comme le faisait l'amant du livre de Chklovski : faute de déclarations grandiloquentes, on pourra alors montrer qu'il existe un besoin évident de révolution, *en tout lieu* et *à tout moment*, même le plus inattendu. Des lettres de non-révolution passionnées : pourquoi pas ?

1. Nous laissons la traduction littérale de l'édition italienne pour conserver les résonances poétiques dans la chute du texte de Virno. En France, ce livre est paru sous le titre : *Zoo ou les lettres qui ne parlent pas d'amour*.

ESPRIT D'ESCALIER

Dans notre langue, il existe un temps verbal inquiétant et énigmatique : le futur antérieur. Avec lui, on laisse derrière soi un avenir prévisible : « il aura été journaliste », « il aura perdu une occasion ».¹ En utilisant ces expressions, on considère que l'expérience possible est déjà passée, soumise désormais à une évaluation dépassionnée qui revient sur un fait accompli. L'attente, un instant, se prend pour un souvenir. Ce qui n'est pas encore se grime en objet de mémoire.

Avoir recours à ce temps verbal, c'est se mettre en question, observer le cours du monde et notre façon de vivre avec un regard critique. Le futur antérieur nous rend circonspects à l'égard de ce qui, maintenant, peut apparaître comme un destin inévitable ou un penchant « naturel ». En imaginant que je contemple avec les yeux de l'« après » ce qui est sur le point d'arriver, je prends mes distances avec les éventualités qui semblent l'emporter aujourd'hui. En disant « j'aurai eu du succès », je pressens que ce succès est bien peu de chose, et que, peut-être, il y aurait – il y a – mieux à faire. L'avenir, considéré à son tour comme un passé grâce au futur antérieur, redevient une chance du présent : une chance parmi les autres, en conflit avec elles, qui doit être passée au crible.

Le futur antérieur désigne le moment où l'on sort d'une fête chez des amis. En descendant l'escalier, nous avons l'intuition, soudain, que la soirée aurait pu se dérouler autrement ; les erreurs commises nous sautent aux yeux, les omissions, les timidités coupables ; tout

nous revient à l'esprit, avec une précision fulgurante : le mot juste que nous aurions pu dire, le geste audacieux et délicat que nous aurions dû accomplir (prendre la main d'une Madame de Rênal, défendre la réputation d'un ami lointain devenu la cible d'attaques traîtresses, etc.), la gaffe catastrophique que nous aurions mieux fait d'éviter. Nous sommes gagnés par l'esprit d'escalier. Le futur antérieur est l'instrument grammatical qui sert à exprimer à l'avance, avant même que la soirée commence, l'esprit d'escalier qui nous prendra ensuite, une fois les choses faites. L'esprit d'escalier donne de la consistance, pour un instant, aux possibilités divergentes que recèle une certaine situation : il montre combien de futurs alternatifs étaient contenus dans ce moment du passé où nous nous rendions à la fête chez des amis. L'esprit d'escalier recense et réhabilite ces « futurs perdus » en avalisant l'usage du conditionnel hypothétique : « on aurait pu ». Mais réhabiliter les « futurs perdus », n'est-ce pas aussi en finir avec l'histoire, cette histoire qui finalement est toujours écrite par les vainqueurs, et dont chaque étape successive nous est vendue comme nécessaire et inévitable ?

Le futur antérieur est le temps verbal sur lequel se fonde le Jugement Dernier si cher à la tradition théologique. Chaque « j'aurai été » est un *dies irae* gravé dans l'expérience quotidienne. Mais il s'agit d'un Jugement Dernier modeste et sans emphase : on l'affronte en descendant l'escalier, en prenant garde à ne pas trébucher, pas toujours très sobres. L'apocalypse a les traits familiers de l'esprit d'escalier.

1. En italien, le futur antérieur à valeur de probabilité est plus fréquemment employé qu'en français.

VIES EN ITALIQUE
VIES ENTRE GUILLEMETS

A dit : Mon ami est un homme *bon*. B dit : Mon ami est un homme « bon ». A et B ne disent pas la même chose. Le premier, en utilisant l'italique, attribue à ses mots un sens supplémentaire, plus profond que le sens immédiat : il semble dire plus que ce qu'il dit réellement. Le second indique au contraire, à travers les guillemets, que ses mots valent moins que ce que l'on pourrait croire : ce n'est qu'un jeu, un spectacle complice, une citation sans prétentions. Le premier se donne des airs, le second vit en dessous de ses moyens. L'italique sous-entend que le sens littéral est un *habit trop petit*, dont on déborde facilement. Les guillemets affirment que le sens littéral est un « vêtement large », semblable à celui du clown.

Il y a un parler de l'italique, et un parler des guillemets. Si l'un prend l'auditeur au collet, en fronçant les sourcils avec sévérité, l'autre lui cligne de l'œil, rusé et railleur. En outre : il existe une *forme de vie* liée à l'italique et une « forme de vie » caractérisée par les guillemets. L'homme de l'italique fait preuve d'une certaine répugnance à l'égard de la société de masse et de ses miroirs aux alouettes ; il cultive son intériorité comme une plante sous serre ; il a une prédilection pour ce qui est unique, ce qui n'a lieu qu'une fois. Il se comporte en toute occasion comme le collectionneur qui déclare une toile authentique en reconnaissant la patte inimitable de Degas. L'homme des guillemets, au contraire, porte un masque dans le grand carnaval post-moderne ; il aime la simulation et l'équivoque ; il exhibe l'interchangeabilité de toute affirmation et de toute expérience. Il ressemble à un faussaire impudent, qui étale des billets incontestablement falsifiés.

Italique et guillemets, *authentique* et « inauthentique », Cioran et Baudrillard. Il règne cependant une solide complicité entre ces deux extrêmes, l'un renvoie à l'autre, le légitime et en est légitimé en retour. L'ascèse à laquelle l'homme de l'italique semble se consacrer est moins éloignée du désenchantement cynique de l'homme entre guillemets que ce que les principaux intéressés voudraient nous faire croire.

L'italique évoque quelque chose de supérieur, sans toutefois expliquer de quoi il s'agit ; il donne un vernis de singularité à un mot usé, mille fois répété (*bon*) ; il attribue à une copie quelconque le rang de modèle originel. Les mots en italique sont sacrés, sans qu'ils contiennent quoi que ce soit de sacré. La prétendue authenticité s'avère être postiche, fabriquée, et, en dernier lieu, « inauthentique ». Celui qui use des guillemets (« bon ») prend ses distances avec ce qu'il dit, il réduit son propre discours à une citation ; mais toute citation renvoie à un texte, toute prise de distance trahit une nostalgie. Les guillemets évoquent un discours bien fondé, au moment même où ils s'en éloignent : un discours univoque et fiable, authentique, finalement. L'italique ouvre la voie aux guillemets, les guillemets présupposent l'italique. Impossible de désactiver l'un des deux pôles magnétiques, sans esquinter l'autre. Sinon, on se condamne à passer de l'un à l'autre, et vice-versa, dans un mouvement de balancier sans fin.

L'utilisation forcenée de l'italique et des guillemets est une réaction à la crise de la société du travail, de son éthique et de ses hiérarchies. Quand s'efface la frontière nette entre le travail et le non-travail, le temps du labeur et le temps de la vie, l'action instrumentale et l'action communicationnelle, quand les divers milieux se mêlent et se confondent, seul un signe graphique supplémentaire semble pouvoir garantir une distinction éphémère : *actifs*, « inactifs ». Mais la crise de la société du travail n'est pas une feuille blanche, un vide informe. Au contraire, elle dissimule de nouvelles façons d'être, elle couve des oppositions radicales, elle prend d'au-

tres noms. Notez bien, d'autres noms, et pas cette mimique allusive dont l'italique et les guillemets sont les tics caractéristiques.

Mon ami n'est ni *bon* ni « bon », mais décidé à se battre pour un revenu garanti.

À L'ÉPOQUE DU FLIPPER
Une société au bord du Tilt!

Qu'on me laisse définir de façon poético-littéraire ce qui est arrivé en Italie au début des années 80. À l'époque, parce que les formes de convivialité urbaine qui existaient jusque-là avaient fini par se polluer, les flippers commencèrent à disparaître. Le phénomène fut aussi foudroyant que fulgurant. Les « petits billards électromécaniques à jetons » – selon la définition d'un dictionnaire insensible aux valeurs mythologiques – ont brusquement déserté leur habitat naturel, les bars, avant d'être déportés de force dans des salles de jeux vidéo. Un destin grotesque, plus mélancolique qu'une extinction physique pure et simple. En d'autres termes, c'est comme si les lucioles de la « meilleure jeunesse »¹ de nos pères et de nos grands-pères – jeunesse parfois affectée par la faim et la pellagre mais, grâce à Dieu, pas américanisée – avaient survécu dans des zoos, sous verre, elles qui incarnaient les minuscules lampions de l'esprit agreste. Ces flippers, autrefois disséminés un peu partout, interstitiels et proliférants, se trouvent désormais dans des lieux spécialisés, otages des nouveaux jeux électroniques. Tel Jugurtha traînant, enchaîné, derrière le char du fier vainqueur romain : humilié d'être malgré tout encore vivant, ils sont là, les flippers, en captivité, perdus et impossibles à sauver, entourés d'engins plus sophistiqués, ostensiblement conservés et dépassés, exemples métalliques de la dialectique hégélienne.

En quelques années – disons de 1979 à 1981 –, les flippers ont disparu. Pendant un certain temps, dans les bars, le coin qui leur était

1. Allusion aux paroles d'une vieille chanson populaire italienne.

réservé est resté vide, triste chaussure sans pied, pareil aux silhouettes des cadavres tracées à la craie sur le sol. Et puis l'espace vacant a été occupé autrement. Aujourd'hui, les flippers ne sont plus qu'un souvenir, assez poignant, du passé. L'adulte qui porte encore cette mémoire ne peut reconnaître sa propre jeunesse parmi les nouveaux amateurs de jeux vidéo. Il est donc privé des images qui donneraient consistance à ses regrets. On ne saurait concevoir césure plus nette et brutale. Et lourde d'implications. Le régime capitaliste, en Italie, a connu deux phases distinctes, voire incommensurables. La première va de la fin de la guerre à la disparition des flippers, la seconde commence justement du jour où l'on a liquidé ces machines du caprice humain.

Avant d'aborder la « grande transformation » qui nous frappa alors que nous y étions peu préparés et trop désarmés, rappelons que le flipper a eu un compagnon, mieux encore, un frère siamois mécanique, partageant le même sort, glorieux d'abord puis calamiteux : le juke-box. Lui aussi se trouvait dans les bars, les motels, ou les petits restaurants, mobilier inoubliable de ces espaces publics, lui aussi désormais cantonné dans des clubs spécialisés et autres mausolées glaçants. Cette brusque transformation faucha d'un seul coup la machine à 45-tours et celle à billes d'aciers contre manettes à ressort : disparue la colonne sonore comme l'*intrigue* ludique. Avec le juke-box et le flipper, ce sont des souvenirs, des usages, des coutumes qui furent mises en déroute. Et autant de vigoureuses figures sociales réduites en miettes. Projets et valeurs, dont plusieurs générations s'étaient nourries, soudain épuisés.

Le flipper faisait partie intégrante de la Ville-usine : de Fiat-town, de Pirelli-town. Inconcevable en dehors d'elle, le flipper y prolongeait avec désinvolture le rapport homme/machine de l'organisation fordiste du travail. Le joueur dépendait de l'engin mécanique, mais il s'agissait d'une soumission active, d'une interaction constante, d'un engagement total. D'un corps à corps, en somme. Tant au flipper que sur la chaîne de montage, l'intervention humaine est indis-

pensable : la machine met en jeu quelques mots, mais c'est au joueur-ouvrier de composer la phrase complète. Sans intervention de transformation, la coque d'automobile se perd, ne sert à rien, comme la balle infructueuse du flipper. Dans les deux cas, l'automate mécanique doit être tenu en éveil par un « faire » extérieur qui lui donne vie, comme une levure. La bille d'acier est à chaque fois relancée, « travaillée » par des mains frénétiques, projetée avantagement sur les bords du flipper, soumise à des trajectoires de « bonus ». Succédané de la chaîne de montage, le flipper l'a exorcisée et, en même temps, célébrée. Comme un jour de congé dans une semaine de travail.

Ce fut l'ancien testament, celui de la mécanique. Vint ensuite le temps de l'électronique, amen. L'automatisation du processus de production, comme celle des jeux qui prolifèrent à sa périphérie, est désormais un objectif réalisé. Si, au flipper, le joueur lançait trois fois la balle-torpille, et disposait donc de plusieurs possibilités de recommencer, il n'y a plus maintenant dans les jeux vidéo comme dans l'usine informatisée qu'un seul début, un *incipit* absolu suivi d'un parcours autosuffisant et imperturbable de travail ou de jeu. Disons plutôt, presque imperturbable, parce que, forcément, surviennent à un moment ou un autre des obstacles, des incidents, de petites catastrophes. C'est là qu'intervient le nouvel ouvrier-joueur : assumant un rôle de manutention distancié, si ce n'est de pure surveillance du processus mécanique. Sans plus y prendre directement part, mais en restant à côté. Retouchant et corrigeant. *Forcément marginal*, si l'on peut dire. Contraints à cet oxymore amer, le travailleur post-fordiste et le joueur post-flipper vivent une condition paradoxale. Pour se libérer de leur marginalité respective, ils ne peuvent plus compter sur l'ancienne indispensabilité de leur rôle : en fait, les deux choses sont dans un rapport étroit d'implication. Le résultat objectif de la « grande transformation » se profile à l'horizon : avance une nouvelle espèce, une tribu de *hopeful monsters*, de monstres pleins d'espoir, qui envoie des signaux indéchiffrables, qui se perd quand elle paraît sauve et qui se sauve quand on la donne pour perdue.

Le flipper rappelle aussi le temps des interventions politiques aux portes de des usines, dans ces années que les juges de nos cours d'assises ont souvent évoquées avec une expression d'une concision biblique : « à l'époque des faits ». Un soir d'automne précoce, à l'usine Fiat de Rivalta, se tenait un groupe de militants de la gauche extraparlamentaire tout juste débarqués d'une ville moins essentielle pour la lutte que Turin. Grande était la timidité devant le gigantisme de Fiat. Sitôt sortis, les ouvriers courent vers les autobus. Certains cependant se faufilent dans le bar d'en face, où trône l'immanquable flipper. Ce soir-là, un des militants, découragé par le poids de l'action politique, occupait résolument la machine, faisant partie sur partie. Deux ou trois ouvriers s'approchèrent. D'abord curieux, ils lui lancèrent bientôt un défi qui, vite relevé, dura des heures, suivi de victoires dans chaque camp, comme la partie de billard de Paul Newman dans *L'Arnaqueur*. À vaincre, on gagnait du brandy *vecchia-romagna*.

Le lendemain, devant les grilles de l'usine de Rivalta, le militant joueur de flipper était le seul à avoir des « contacts », et stratégique par-dessus le marché, vu que ses rivaux de la veille étaient des délégués du conseil d'usine. Ses camarades, encore inertes devant le flot des visages pressés, regardaient le petit attroupement inopiné, avec un peu de surprise et beaucoup d'envie.

Du reste, il y a un lien, vague mais pas arbitraire, entre flipper et résistance passive ouvrière. Pensez à l'expression idiomatique « faire tilt ». Qui désigne l'interruption du circuit suite aux secousses malintentionnées que le joueur, violant les règles, fait subir à la machine pour se faciliter la tâche et faire des points en trichant. L'annulation de ce qui reste de la partie sanctionne d'un « tilt » la violation indue des règles. C'est là qu'on entrevoit l'ombre d'autres conflits, expérimentés sur la chaîne de montage : le châtiment sanctionne les trucs de sabotage que l'ouvrier emploie pour atténuer la fatigue et rouler le contremaître. Mais quelle satisfaction à condition d'être assez habile et délicat dans ses mouvements pour ensorceler la machine à tel

point qu'elle renonce à la némésis, même si on lui donne des coups ou qu'on la soulève sans pour autant la pousser au « tilt ». Ne pas se faire prendre alors qu'on a pêché et triché, c'est le summum, le happy end vraiment heureux : quand c'est le crime qui paye.

Tout cela est à jamais révolu. La disparition des flippers exacerbe la nostalgie pour un pays que nous ne reverrons plus parce qu'il est devenu méconnaissable. On a de quoi se plaindre : les bars n'en sont pas, les usines ne ressemblent plus à des usines, les adolescents sont prudents et sceptiques. Le flipper a disparu du paysage urbain, le Parti communiste aussi, alors... que faire ? Pourtant il fut un temps où nous autres flippomanes fûmes injuriés par ceux qui ne réussissaient pas à oublier la « civilisation du café », avec ses conversations pleines d'esprit, ses écrivains qui composaient sur les tables de petites leçons de morale, etc. À ceux-là – qui aimaient aussi les lucioles, la pellagre et les policiers fils du peuple¹ – nous opposons un seul argument : c'est au cœur du danger qu'il faut chercher le salut². À cette époque, tandis que la civilisation du flipper et de l'usine fordiste tenait le haut du pavé, un slogan disait : « être à l'intérieur (de l'usine) et contre ». Il fallait partir de là : du jeu solitaire qui sert de dot à la consommation avide ; de l'attitude toujours un peu louche et fanfaronne du joueur, comme celle du cow-boy qui porte la main à l'étui de son colt ; des lumières et des rythmes de cette machine, du choc musical des sphères métalliques qu'elle faisait entendre.

Calomniés un temps par les luciophiles, nous, les flippomanes, devons-nous calomnier le peuple de l'électronique au nom d'une nostalgie rancunière ? Ce serait indécent. Une malchance, une authentique félonie par rapport aux *hopeful monsters* qui fréquentent

1. Allusion à un article de Pier Paolo Pasolini prenant parti pour les policiers fils du peuple et contre les gauchistes fils de bourgeois, texte qui suscita de longues polémiques en Italie au moment de sa parution en juin 1968 dans l'hebdomadaire *l'Espresso*.

2. Cette formule est tirée d'un vers de Hölderlin.

les jeux vidéo et les usines robotisées. Nous, nous ne regretterons pas les flippers comme d'autres ont regretté les lucioles. Ce serait satisfaire trop facilement ceux qui, sans grands risques, n'ont pas cessé de commander dans le monde des lucioles, dans celui des flippers et maintenant dans le Luna-parc des jeux vidéo.

Post-scriptum : Le début de cet article est un honnête détournement de la célèbre intervention de Pier Paolo Pasolini sur la « disparition des lucioles »¹ – et du mode de vie rural. Dans ce texte, le poète du Frioul s'exaspérait devant la « dévastation anthropologique », qui selon lui avait gagné l'Italie sous l'égide du capitalisme consumériste. Ce texte de Pasolini est un bon exemple de comment il ne faut pas réagir face aux défaites et aux changements.

1. Allusion à un fameux article de Pier Paolo Pasolini intitulé « Le vide du pouvoir en Italie », paru le 1^{er} février 1975 dans *Il Corriere della sera*, qui tentait une typologie historique des « fascismes » en Italie, en se servant des défuntes « lucioles » comme d'un indice décisif marquant la phase de déracinement des valeurs anciennes au profit d'un nihilisme consumériste. Toute la pensée « opératoire » italienne des années 70, et celle de Paolo Virno en particulier, s'est construite contre les effets pervers de ce *nostalgisme* politique, qu'il soit stalino-ouvrier ou, comme ici, sentimental-lumpenprolétarien. Notons que ce texte de Pasolini, aussi beau que dicutable, est largement repris et commenté dans *L'Affaire Moro* de l'écrivain sicilien Leonardo Sciascia.

INTELLECTUELS AUX PIEDS NUS,
PRODUCTIFS ET REBELLES*

L'étudiant en sciences de l'ingénieur, qui occupe aujourd'hui son université, et apprend combien il est difficile et agréable de dire non, a-t-il devant lui un destin de travailleur « productif » ? Et l'étudiant en lettres classiques ? Mais surtout, comment comparer leur future productivité avec celle du travail sans qualification, qui ne requiert aucun savoir, de l'immigré qui récolte des fruits à Battipaglia ? Disposons-nous d'une unité de mesure susceptible de rendre commensurables une activité « complexe », intellectuelle, et une activité « simple », principalement manuelle ? Ces questions ne sont pas innocentes : l'idée de « révolution » que nous pouvons concevoir dans les sociétés du capitalisme avancé en dépend. Rien de moins.

La discussion sur le concept de « travail productif », et en particulier sur la productivité du travail intellectuel, a constitué dans le marxisme théorique un terrain propice aux arguties thomistes, et aux joutes oratoires. Malgré tout l'ennui qu'elle peut inspirer, cette discussion renferme une question centrale : quel rôle peuvent jouer le savoir et la culture dans l'accumulation capitaliste ? Et vice-versa : dans quelle mesure peuvent-ils entraver cette accumulation ?

Il convient ici de s'en tenir à l'essentiel, de bonnes choses à la saveur familière : quelques écrits de Marx, bien sûr, mais aussi les thèses sur l' « intelligence technico-scientifique », proposées par un camarade du 68 allemand, un agité de la théorie, peut-être le plus brillant (mort il y a exactement vingt ans, à un âge qui le rend cher aux dieux, mais qui nous les rend odieux, les dieux) : Hans Jürgen

Krahl. Ces maigres références suffisent à former une intrigue riche en coups de théâtre.

Chacun sait que Marx n'a jamais rien cédé aux définitions génériques de la productivité, censées valoir en tous temps et en tous lieux. Sur ce sujet, il est rigoureux jusqu'au sectarisme : l'adjectif « productif », dans la société capitaliste, ne définit pas le travail qui fabrique des biens d'usage, et encore moins le travail « salarié » en général. On peut être salarié, opprimé, persécuté, sans pour autant être productif. Ce titre s'applique uniquement à l'activité qui génère une valeur ajoutée, c'est-à-dire du profit pour le capitaliste. Une telle restriction de l'idée de productivité n'est pas une coquetterie, elle répond à une nécessité politique. Il s'agit d'identifier avec précision le sujet de la révolution anticapitaliste, mais aussi son objectif : non pas la lutte contre l'injustice, pour une distribution plus équitable de la richesse, ni le mouvement du peuple contre le « pouvoir », mais la destruction du rapport social fondé sur la production de valeur ajoutée.

Cependant, quelques paragraphes plus loin, Marx complique énormément l'affaire. Et c'est là qu'entrent en scène l'étudiant en sciences de l'ingénieur et l'étudiant en lettres classiques. Définir qui est productif est un problème qui ne peut se résoudre en concentrant l'attention uniquement sur l'ouvrier qui vend sa force de travail en échange d'un salaire. Il faut aller au-delà de cette détermination économique pure et dure, en s'attachant aux aspects matériels du processus de travail, c'est-à-dire à l'organisation concrète des travailleurs entre eux (« coopération », en termes marxistes), et des travailleurs avec les machines. La façon dont les diverses activités sont reliées dans un rapport d'interdépendance, où chacune d'entre elles renforce l'autre et inversement, devient le principal critère pour savoir si un travail produit de la valeur ajoutée, c'est-à-dire, s'il est productif. « Les différentes forces de travail coopérantes qui forment la machine productive totale participent de manière différenciée au processus immédiat de production des marchandises – en

tant que directeur, ingénieur, ou technicien, en tant que surveillant, en tant que manoeuvre ou simple assistant. On peut rassembler un nombre croissant de fonctions dans le concept immédiat de travail productif. »

Voilà donc un premier coup de théâtre. L'humble domestique n'est pas productif, alors que l'ingénieur, lui, l'est. Pour battre le capitalisme, vraiment, pas besoin de Discours sur la Montagne, et du fameux « heureux les pauvres... » Heureux les ingénieurs, s'ils savent retourner comme un gant la coopération de travail dont ils font partie ? Peut-être. Mais d'autres surprises nous attendent.

Si le professeur de lettres, le géologue, le lettré sont eux aussi « productifs », comment mesurer leur degré de productivité ? La solution marxienne est hâtive (et très controversée) : le travail « complexe » (qualifié, intellectuel) est un multiple du travail « simple » (pure dépense d'énergie psycho-physique), et donc toujours réductible à ce dernier quand il s'agit d'en calculer la productivité.

Marx s'en est sorti avec quelques phrases, comme si la chose était évidente. Si bien qu'il s'attira la critique sarcastique de Böhm Bawerk, le théoricien du marginalisme autrichien le plus pointu. Comment fait-on cette satanée « réduction » du complexe au simple ? Pourquoi les gestes du salarié informatique seraient trois fois plus productifs que ceux de l'ouvrier agricole, trois et non pas cinq ou deux ? La vérité, dit Böhm, c'est que chaque fonction est différente et incommensurable à toutes les autres : la doctrine marxienne qui trouve dans le travail abstrait la substance de la valeur des marchandises est ... abstraite, et même métaphysique.

Le débat, source d'une infinité de commentaires, est resté dans les archives. Les positions sont claires : d'un côté les *gentils* qui semblent défendre la lettre de Marx, la théorie de la valeur-travail, etc., et soutiennent qu'on peut réduire le travail complexe au travail simple ; de l'autre, les *méchants*, marginalistes et compagnie, qui nient la possibilité de comparer des métiers et ne jurent que par les capricieuses hiérarchies que le dieu marché institue de fait a posteriori. Mais

voilà que, soudain, cette agaçante répartition des rôles s'écroule. Un « gentil » soutient que, dans le capitalisme avancé, le travail intellectuel est effectivement devenu irréductible à un travail simple. Et il ajoute que c'est un fait dont la lutte anticapitaliste peut tirer le plus grand profit.

Le « gentil » qui brouille les petits schémas habituels, c'est Hans Jürgen Krahl, auteur d'essais très denses, écrits à la hâte. Élève préféré d'Adorno, il mourut dans un accident de voiture en février 1970, quand le mouvement allemand commençait à décliner. Krahl soutient que l'intellectualité de masse est au centre de la coopération productive, qu'elle en est l'axe porteur. Au point que la « productivité » spécifique du travail intellectuel, au lieu de se réduire à un multiple du travail « simple », est plutôt devenue la mesure de tout travail salarié. « La possibilité, pour l'intelligentsia scientifique, de développer une conscience de classe prolétaire au sens traditionnel n'est pas en question ; la question consiste à savoir comment le concept de classe ouvrière a été modifié. »

L'inversion est radicale : le degré de ressemblance entre classe intellectuelle et classe ouvrière ne compte plus, ce qui compte, c'est la persistance de leur différence. L'idée même de « classe ouvrière » devra désormais être redéfinie à partir des caractéristiques du travail « complexe ». Cette analyse jette aux orties la soi-disant théorie de la prolétarianisation, qui met l'accent sur la « réductibilité », en espérant même (au nom de l'unité de classe) l'assimilation rapide de l'intellectualité de masse à l'idéal-type du prolétaire.

L'analyse de Krahl est importante parce qu'elle permet de jeter un regard insolite (et infiniment « productif »... mais pour les luttes) sur la question du savoir et de la coopération dans le travail. Le caractère central du travail intellectuel, qui, sans être « prolétarisé », fait partie de la classe ouvrière et en redéfinit la physionomie, confirme que le savoir social ne se traduit jamais intégralement en capital fixe, mais reste, dans une certaine mesure, propriété du travail vivant. Ce que Marx a appelé *general intellect* – la science, la

culture, l'information – ne se fige pas du tout dans le système des machines, mais se distribue par fragments et éclats dans l'activité des hommes et des femmes. Par conséquent, le *general intellect*, de principe d'accroissement de la « productivité », peut toujours se transformer en fondement solide pour la subversion du mode de production actuel.

LES PIONNIERS DE LA DÉSEXTION
DE L'USINE À LA FRONTIÈRE*

Parmi les nombreuses façons qu'a Marx de décrire la crise du processus d'accumulation capitaliste (surproduction, sous-consommation, chute tendancielle du taux de profit, etc.) il y en a une qu'on connaît très mal : la *désertion* de l'usine par les ouvriers.

C'est à propos de la phase initiale du capitalisme nord-américain que Marx parle d'une *désobéissance* fébrile et systématique aux lois du marché du travail, quand son analyse du mode de production moderne se heurte à l'épopée de l'Ouest. Les caravanes des colons, en route vers les grandes plaines, et l'individualisme exacerbé du *frontiersman* se présentent dans ses textes comme un signe de difficulté pour Monsieur Le Capital. La notion de « frontière » est intégrée de force dans la critique de l'économie politique.

Nous n'avons pas affaire ici à quelques digressions marginales autour des anomalies de développement dans les aires extra-européennes. Marx cherche plutôt à tester de nouvelles catégories interprétatives sur les *tendances de fond* implicites des rapports capitalistes. Pour cela, plutôt que de consulter les articles de Marx à propos de la guerre civile américaine ou sa correspondance avec les socialistes allemands immigrés aux États-Unis après 1848, nous devons nous concentrer sur le lieu théorique par excellence : un chapitre du *Capital*. Plus précisément, le dernier chapitre du premier livre, qui, bien que consacré aux colonies en général, s'attache concrètement presque exclusivement à la *fonction sociale* de la « frontière » nord-américaine.

La question de Marx est simple : comment se peut-il que le mode de production capitaliste ait rencontré tant de difficultés à s'imposer

dans un pays qui a le même âge que le capitalisme, qui est né avec lui, sur lequel ne pesait pas l'héritage poisseux des modes de production traditionnels ? Aux États-Unis, les conditions d'un développement capitaliste ont été réunies dans toute leur pureté, et pourtant, il y a quelque chose qui n'a pas marché. Il n'a pas suffi que l'argent, la force de travail et les technologies affluent en abondance du vieux continent, il n'a pas suffi que les « choses » du capital soient réunies sur une terre sans mémoire et sans nostalgie. Les « choses » sont restées telles quelles, pendant longtemps elles ne se sont pas transformées en *rapport social*. La cause de cette *impasse** paradoxale réside, selon Marx, dans l'habitude contractée par les immigrants de quitter l'usine après un court laps de temps, pour aller vers l'ouest, vers la frontière.

La frontière, cette présence d'un territoire sans bornes à peupler et à coloniser, a offert aux ouvriers américains la possibilité, vraiment extraordinaire, de rendre leur condition de départ réversible. Quand on évoque la fameuse *richesse des occasions* qui sert de fondement et d'emblème à cette civilisation nouvelle, on oublie en général de mettre en évidence une occasion tout à fait décisive, qui marque un écart par rapport à l'histoire de l'Europe industrielle : *l'occasion de fuir en masse le travail sous les ordres d'un patron*.

Benjamin Franklin, un des pères de la patrie, écrivait déjà dans ses conseils aux aspirants Américains : « Chez nous le travail est généralement trop coûteux, et les ouvriers difficiles à tenir ensemble, parce que chacun désire être patron, et que le coût peu élevé de la terre conduit la majorité d'entre eux à abandonner l'industrie pour l'agriculture. Les grands établissements manufacturiers requièrent une abondance de pauvres qui font le travail pour des salaires de misère ; on peut trouver de ces pauvres en Europe, mais tant que toute la terre ne sera pas occupée et cultivée, on ne les trouvera pas en Amérique ». E. Wakefield, l'expert officiel des problèmes des colonies, que Marx s'est choisi comme cible polémique, admet naïvement dans son *England and America* : « Là où la terre ne coûte

presque rien et où tous les hommes sont libres, chacun pouvant acquérir à volonté un morceau de terrain, non seulement le travail est très cher, considérée la part qui revient au travailleur dans le produit de son travail, mais la difficulté est d'obtenir à n'importe quel prix du travail combiné. »¹

La présence de terres libres fait du travail salarié un filet à larges mailles, un statut provisoire, un épisode limité dans le temps : ce n'est plus une identité définitive, un destin irrévocable, une condamnation à perpétuité. La différence est profonde, *elle nous parle du présent*. La dynamique de la frontière, c'est-à-dire l'énigme américaine, constitue une puissante anticipation de comportements collectifs contemporains. Dans les sociétés du capitalisme avancé, alors que toutes les possibilités de défolement spatial sont épuisées, on assiste au retour du culte de la mobilité, de l'aspiration à fuir une condition définitive, à désertir le régime de l'usine.

À l'aube de l'industrialisme américain, contrairement à ce qui est arrivé en Europe, on ne trouve pas de paysans réduits à la misère et qui deviennent ouvriers, mais des ouvriers adultes qui se transforment en cultivateurs libres. Le problème du travail indépendant prend ici une forme insolite, qui paraît éminemment actuelle. L'activité autonome, en effet, n'est pas un maigre résidu toujours au bord de l'asphyxie ; elle s'enracine à côté et *au-delà* de la soumission salariale. Elle représente le *futur*, qui vient après l'usine et s'y oppose. En outre, même s'il est marqué par l'idiotisme et l'impuissance, le rapport avec la nature prend les traits d'une expérience intelligente, justement parce qu'elle vient après l'expérience de l'industrie.

Le paradigme de la désertion, apparu à l'origine aux alentours de la « frontière », ouvre des perspectives *théoriques* imprévues. Ni le concept de « société civile », élaboré par Hegel, ni le fonctionnement du marché décrit par Ricardo ne peuvent aider à comprendre la *stra-*

1. E. G. Wakefield : *England and America*, cité dans Marx, *Le Capital*, livre I, VIII^e section, chap. XXXIII.

tégie de la fuite, une expérience de civilisation axée sur la continuelle soustraction aux rôles établis, sur la tendance à maquiller le jeu en cours de partie. La « frontière » devient une arme critique, autant contre Hegel que contre Ricardo, parce qu'elle place la crise du développement capitaliste dans un contexte d'*abondance*, alors que le « système des besoins » hégélien et la chute du taux de profit ricardien ne sont valables que dans un contexte où la *rareté* domine.

Un certain degré d'abondance ridiculise le caractère prétendument naturel de la loi de l'offre et de la demande, et réduit le marché du travail à une pure utopie scientifique. Le rapport de force entre les classes peut être aussi défini désormais par l'échappatoire, par la possibilité de la fuite. Marx écrit : « [Ici] Le chiffre absolu de la population ouvrière [...] croît beaucoup plus rapidement que dans la métropole, attendu que nombre de travailleurs y viennent au monde tout faits, et cependant le marché du travail est toujours insuffisamment garni. La loi de l'offre et la demande est à vau-l'eau. D'une part, le vieux monde importe sans cesse des capitaux avides d'exploitation et âpres à l'abstinence, et, d'autre part, la reproduction régulière des salariés se brise contre des écueils fatals. Et combien il s'en faut, à plus forte raison, que, proportionnellement à l'accumulation du capital, il se produise un *surnumérariat* de travailleurs ! [...] Cette métamorphose incessante de salariés en producteurs libres travaillant pour leur propre compte et non pour celui du capital, et s'enrichissant au lieu d'enrichir M. le capitaliste, réagit d'une manière funeste sur l'état du marché et partant sur le taux du salaire. Non seulement le degré d'exploitation reste outrageusement bas, mais le salarié perd encore, avec la dépendance réelle, tout sentiment de sujétion vis-à-vis du capitaliste. »¹

Ainsi, les effets de l'inexistence, ou, pire encore, de l'inefficacité de l'armée de réserve salariale, en tant qu'instrument d'oppression du salarié ouvrier, ont pu être expérimentés précocement. La même situation se reproduira à grande échelle avec le *welfare state* : le revenu ne dépend plus exclusivement de l'attribution d'un travail

salarié; désormais cette attribution est acceptée ou refusée en fonction d'un revenu obtenu par d'autres moyens (peu importe qu'il s'agisse d'une assistance étatique ou d'activités autonomes). Marx utilise le concept de « frontière » pour expliquer les hauts salaires, scandale et chemin de croix du capitalisme américain à ses débuts. Mais nous avons déjà dit que cette question n'est pas purement historiographique. Nomadisme, liberté individuelle, désertion, sentiment d'abondance nourrissent aussi le conflit social actuel.

Pendant, la culture de la défection est totalement étrangère à la tradition démocratique et socialiste, qui a intériorisé l'idée européenne des « confins » contre l'idée américaine de « frontière », et continue à la défendre. Le « confin » est une ligne sur laquelle on s'arrête, la frontière est une zone indéfinie où il faut poursuivre. Le « confin » est stable et fixe, la frontière mobile et incertaine. L'un est obstacle, l'autre est occasion. La politique démocratique et socialiste se fonde sur des identités fixes et des délimitations sûres. Elle vise à restreindre l'« autonomie du social », en rendant exhaustif et transparent le mécanisme de représentation qui unit le travail à l'État. L'individu est représenté dans le travail, le travail dans l'État : un « plein » sans fêlure, parce que répétitif; et répétitif parce que fondé sur le caractère *sédentaire* de la vie des individus.

On comprend pourquoi la pensée politique démocratique a fait naufrage face aux mouvements de jeunes et aux nouvelles tendances du travail salarié. Pour le dire dans les termes d'un beau livre de Albert O. Hirschmann (*Défection et prise de parole* (1970), éd. Fayard, 1995), la gauche n'a pas vu que la défection (fuir, dès que possible, une situation désavantageuse), s'imposait face à la prise de parole (protester activement contre cette situation). Pire, elle a dénigré moralement les comportements de « sortie ». La désobéissance et la fuite ne sont pas, d'ailleurs, un geste négatif, qui dispense de toute action et de toute responsabilité. Au contraire. Déserter signifie

1. MARX, *Capital*, Livre I, section VIII, chap. XXXIII, trad. Joseph Roy

modifier les conditions du conflit, au lieu de les subir. Et la construction positive d'un décor favorable exige *plus de courage* que l'affrontement dans des conditions prédéterminées. Il y a un « faire » affirmatif dans la défection, qui lui confère un goût sensuel et la rend opérationnelle pour notre présent. Le conflit est engagé à partir de ce qui se construit dans la fuite, pour défendre des relations sociales et des formes de vie neuves, dont on fait déjà l'expérience actuellement. À la vieille idée de fuir pour mieux frapper, s'unit l'assurance que la lutte sera d'autant plus efficace qu'elle aura autre chose à perdre que ses propres chaînes.

LA DÉFAITE ET L'ERREUR*

Il y a quelque temps, j'ai vu à la télévision une émission consacrée à l'affaire Sofri (*Adriano Sofri, ex-leader de « Lotta continua », le groupe le plus important de la gauche révolutionnaire italienne après les événements de 1968, a été accusé par un « repent » d'avoir organisé en 1972 l'assassinat du commissaire de police Luigi Calabresi ; Sofri s'est longtemps battu pour prouver son innocence*). J'étais en compagnie de gens que je connais bien, de bons amis dont je connais les obsessions et le tempérament, comme ils connaissent le mien. Certains sont allés en prison pour « association subversive » dans les années des lois d'exception contre l'extrême gauche. Ils n'en portent pas la marque, en tout cas, pas plus qu'après un voyage médiocrement exotique. Nous regardons l'émission spéciale avec la curiosité que suscitent toujours les images d'archives : les vêtements, les visages, les manifestes collés aux murs. Le commentaire est équilibré, rien à voir avec les excès auxquels se sont livrés les médias dans certains cas analogues. On tente de reconstituer les colères et les passions de l'époque. Puis, deux ex-dirigeants de *Lotta continua* commentent en studio l'enquête en cours.

Ils nient que leur organisation ait eu une quelconque responsabilité dans la pratique de l'homicide politique, avec d'excellents arguments. Ils expliquent l'histoire de *Lotta continua*, spontanéité et anarchisme, radicalité existentielle et amour des masses. Ils soulignent avec insistance, cependant, la distance qui les sépare désormais de ces façons d'être. Les aveuglements furent nombreux, tout comme les quiproquos politiques et moraux. Ils ont tous beaucoup changé. Ils ont retrouvé, heureusement, le goût de la démocratie et

de la tolérance. Les images du mouvement, à peine entrevues, n'ont certes pas grand-chose à voir avec les coups de feu de la rue Cherubini (la rue de Milan où le commissaire Calabresi a été tué), mais elles semblent aussi très loin, désormais, de ceux qui disent aujourd'hui n'avoir jamais eu recours aux armes.

Une fois la télé éteinte, ce qui choque, plus encore que l'impression de déjà-vu inquisitorial, c'est la difficulté récurrente qu'ont les militants des années 1970 à parler d'eux. La confusion est palpable, la gêne semble irrémédiable. On dresse la liste des erreurs potentiellement commises, avant d'énumérer scrupuleusement les diverses illuminations, conversions, moralités retrouvées qui leur ont succédé. La *défaite* que nous avons subie, elle, n'est jamais mentionnée, même en passant.

Il s'agit de la défaite sociale de l'ouvrier à la chaîne, de sa force contractuelle, de ses instances de pouvoir, de sa capacité à unifier l'ensemble du travail salarié. Et de la défaite d'une génération de militants qui s'était liée à cette figure ouvrière. Une catastrophe qui s'est produite au milieu des années soixante-dix, avec une « révolution par le haut » des modes de production, et à la clef une altération du paysage où le conflit s'inscrivait. De tels renversements, s'il y en a eu d'autres au cours du siècle, n'ont pas été si nombreux, on peut les compter sur les doigts d'une main.

Le premier effet d'une défaite est de se faire oublier, de sortir de l'horizon, en laissant le champ ouvert à un triste cortège de fautes et d'hallucinations. Il n'y a pas de vaincus, seulement des gens qui ont eu tort : des âmes trop simples ou trop torturées, des âmes en peine quoi qu'il en soit. Il y a pire : puisque la capacité destructrice de l'État et de la grande entreprise se présente comme une méprise ou une faute de notre part, nous sommes condamnés, entre autres, à ne plus pouvoir identifier les défauts réels de compréhension, et les vraies omissions.

Entre ce qui des années soixante-dix tombe sous le mot *défaite* est ce qui est reproché à des modèles culturels inadaptés, les comptes ne

sont pas réglés, et ne le seront jamais, selon moi. Comme ils ne le sont jamais dans le paradoxe du menteur (« en Crète, tout le monde ment, dit un Crétois... »). Ou comme quand on écrit sur l'ordinateur, pour un journal : il manque une ligne à l'article et le terminal déclare : « insuffisant » ; alors on rajoute quelques lignes, mais la machine, implacable, répond « une ligne de trop » ; on l'enlève, et alors ça redevient « insuffisant » ; et ainsi de suite, à l'infini. Il est évident qu'il y a une erreur dans l'assignation de l'espace graphique. Ou, dans notre cas, une malformation dans l'espace de la mémoire collective.

La défaite, si c'est vraiment de cela qu'il s'agit, se dérobe à la vue. Le simple fait de parler de « défaite » peut sembler aujourd'hui trivial et discordant : un signe de petitesse intellectuelle, le dernier lambeau des anciens errements. Seul un retour d'insubordination de la part des figures sociales, qui sont le *résultat* des transformations intervenues ces dernières années, pourra donner une solution à ces mystères d'optique. Pour elles, l'absence de mémoire est peut-être une bénédiction. Pour nous, il faut au contraire une morale provisoire : contraints de toute façon à l'imprécision, il nous faut choisir « une ligne en plus », plutôt que « insuffisant ». *Vaincus*, rien d'autre. Si ce n'est pas la pleine vérité, c'est cependant la chose la moins fautive que nous puissions affirmer.

TRIBUNAL DE L'HISTOIRE
LE JUGEMENT DES VAINQUEURS :
GARE AUX VAINCUS*!

L'Histoire, on le sait, ce sont les archives sans fin des sentences prononcées en jugement. Sentences à l'état pur : sans oripeaux rituels, sans « motivations » qui pourraient les justifier, sans appel. Brutales, parfois aussi énigmatiques qu'un aphorisme héraclitéen.

Le verdict historique, cependant, ne condamne jamais une faute commise dans le passé : il fonde la culpabilité, il la produit *ex novo*. C'est la condamnation qui crée le délit. Plus grave encore : seule la sanction prescrite permet de savoir de quel délit il s'agit. On ne mérite pas une peine parce qu'on est coupable, mais on devient coupable parce qu'on a été condamné. Sur quoi repose, donc, un tel jugement, qui peut se passer de montrer d'un index osseux un crime manifeste, tout en se réservant le droit, tel un Midas intraitable, de transformer en criminels tous ceux qu'il touchera, un par un ?

Les vaincus sont condamnés par l'histoire. Celui qui s'est opposé en vain à ce qui, par la suite, paraîtra le « Gulf Stream » de l'époque. Celui qui a tenté d'entraver ce qui, par la suite, ressemblera à une chaîne inoxydable de causes et d'effets. Celui qui a dérangé le conducteur. Celui qui a proféré un « tant pis pour les faits », quand les *faits* sont des rapports de production et de pouvoir. Mais si la défaite s'attire fatalement un verdict d'exécration, quelle en est la peine ? C'est là que le cercle se referme : la peine consiste à transformer la défaite en une faute. Aux yeux de tous, y compris des vaincus.

La défaite, une fois passée en jugement, acquiert cette singulière prérogative : elle devient imperceptible, plus personne ne la voit. Elle se retire tout au fond, comme un horizon, aussi infranchissable

qu'insignifiant désormais. Elle se transforme en une suite d'erreurs, une accumulation de folies, un balbutiement intellectuel, un dévoiement moral. Une faute, tout simplement. La défaite des paysans de Müntzer, au xvi^e siècle, ou l'anéantissement des ouvriers de chez Fiat en 1980 sont imputés à la férocité inconséquente des premiers et à l'isolement fatal des seconds, provoqués par une longue période d'extrémisme d'atelier. Le verdict historique, possible uniquement sur la base de la défaite advenue, est spécifiquement destiné à occulter cette dernière en la réduisant à une sottise ou un délire des perdants. Les sentences pénales, qui accompagnent souvent la débâcle sociale et politique, portent cette permutation à son point culminant.

Face aux condamnations émises par le Tribunal de l'Histoire, la pensée de gauche se divise en deux attitudes. La première consiste en une admiration mal dissimulée pour les vainqueurs. Pour leurs « raisons », pour l'efficacité et la modernité qui semblent inspirer leur conduite. L'impuissance des vaincus fait horreur. La deuxième attitude porte à une *pietas* déchirante pour les vaincus, la demande de circonstances atténuantes pour les « coupables », l'élaboration infinie du deuil. Cette dernière tendance est noble, aux antipodes de la raison d'État bouffie d'orgueil qui gronde dans la première. Mais est-elle suffisante ?

Peut-être pas, peut-être que c'est seulement une autre façon de rendre hommage aux Sentences de l'Histoire, même en soignant les plaies qu'elles infligent. Pour renverser l'issue du « procès », il faut s'en tenir avec ténacité aux contradictions les plus récentes, fixer l'œil sur les conflits qui surgissent précisément des énormes transformations qui font suite à une défaite. Même si cela doit se faire au risque de passer pour des sans mémoire, ou de paraître indifférent au sort de ceux qu'on a fait taire.

C'est seulement en cherchant obstinément le chas de l'aiguille à travers lequel un nouveau cycle de luttes pourra surgir qu'il est possible de racheter, réellement, les vaincus des générations précé-

dentes, en leur rendant la voix et l'honneur. Le conflit d'aujourd'hui réécrit l'histoire, change la perspective qui permet d'en apercevoir tous les recoins, il invente des *traditions*. C'est la seule Cour de Cassation qui nous soit concédée.

LE NOM DE CELLE QU'ON AIME**

Un ami, emprisonné pour des raisons politiques dans le courant des années quatre-vingt, raconte : « Tous les changements qui se sont produits pendant mon absence, je peux les résumer en un seul exemple. Il ne concerne pas la situation politique, mais quelque chose de plus sérieux qui d'ailleurs aide à mieux comprendre cette situation déplorable, Avant que je finisse en prison, on n'utilisait pas le terme « fiancé » ou « fiancée » pour désigner la personne que l'on aimait. Et maintenant, si. Je t'avoue que, de prime abord, j'ai entrevu un lien évident entre mon incarcération, que tu sais injuste, et l'usage dominant d'une vieille nouvelle expression. Comme si les deux choses avaient eu une racine commune. Ce n'est pas le cas, bien sûr. Cependant, je continue à croire que cette tournure est un signe typique des années quatre-vingt, années de mécontentement et de déconfiture.

Cet ami un peu douloureux a raison, même si ses propos pleins de finesse sont parqués par le ressentiment. Désigner celui qu'on aime comme son fiancé n'est pas un changement insignifiant : quelques années plus tôt, ce qui venait aux lèvres, c'était « mon mec » ou « ma compagne ». Façons de parler et de vivre qui allaient de pair avec une idée de permanence, de statut définitif. Permanence seulement espérée, d'accord, mais qui a le droit de sous-évaluer ce qu'un homme ou une femme considère comme étant digne d'espérance ?

Aujourd'hui en revanche, quand on lâche le mot « fiancée » pour désigner celle avec qui l'on partage sa vie depuis dix ans, on exhibe le *provisoire* de tout lien. S'éclaire ainsi l'inclination à rester toujours indécis, faisant de cette incertitude une demeure. Entendons-nous :

cette propension n'est pas un mal en soi. L'usage du mot « fiancée » atteste du sens accru de la précarité, de l'extrême contingence qui semblent accompagner par nature toutes nos expériences. Elle contient en somme un brin de vrai sentiment. Mais il y a un « mais ». En disant fiancée, tout en proclamant avec un brin de forfanterie l'incertitude de tout transport, je m'en défends en empruntant au lexique du conformisme. Je dis et je me dédis dans le même souffle. Je m'ingénie à donner une allure rituelle au provisoire, une forme durable à ce qui est fugitif. Ce qui domine, c'est le besoin d'être rassuré.

La référence amusée aux années cinquante est significative. La famille comme planche de salut n'est plus possible, et même pas souhaitable, mais pour exprimer cet état de fait, on ne trouve rien de mieux que d'utiliser le plus familial des termes. Je ne peux supporter la catastrophe du permanent qu'en l'évoquant, ne serait-ce que par jeu. On pourrait répondre : comment ne pas voir l'ironie et la légèreté de cette nouvelle façon de désigner l'amour ? Pourquoi fulminer contre le goût de la citation, qui est le sel des discours ? Mais le fait est que cette citation du jargon d'*antan* est faussement audacieuse, résignée, peureuse. Si l'on voulait glaner parmi les mots désuets, pourquoi ne pas avoir choisi « amante » ? Ce terme marque lui aussi le côté transitoire de la rencontre amoureuse, mais il se présente comme le fruit d'une *élection* qui se renouvelle, même après dix ans passés ensemble.

Peut-être que l'effritement des formes de vie actuelles et un certain sentiment d'utopie affleurent dans ce renoncement à toute épithète définitive. Dans la timidité que l'on ressent parfois devant les mots dont on dispose, comme si chacun d'entre eux nous brûlait la bouche. Cette réticence est lourde d'inquiétude critique. Dans les périphrases sinueuses que nous empruntons pour désigner la personne aimée *seulement par son nom*, sans plus ample qualification, on devine une accumulation de forces contre l'état actuel des choses.

ÉTUDE DES VISAGES
AUX PORTES DES USINES FORD**

Si on se poste à la sortie des usines Ford à l'heure du changement d'équipe, quand des milliers d'ouvriers se pressent vers les portes, on fait une extraordinaire expérience de physiognomonie appliquée. L'immense variété des visages qui passent à la hâte résume tous ceux que l'on a connus dans le passé : sur les bancs de l'école, dans le métro ou au cours de ces conversations qui durent des nuits entières. Apparaissant un instant au premier plan, défilent les archétypes que l'on retrouve dans l'histoire de l'art comme les silhouettes étudiées par Giambattista Delia Porta à la fin du seizième siècle et par Johann Kaspar Lavater, le véritable inventeur de la physiognomonie, au dix-septième. Alternent les expressions volontaires, affables, indécises, abruptes, fuyantes, tourmentées. Défilent, côte à côte l'homme renard et la fille aux allures de biche, le jeune panda, le vieux hérisson. Et que révèlent-elles, toutes ces physionomies, à la sortie des usines Ford ? Mais d'abord, ont-elles quelque chose à « révéler » ?

La science des physionomies est la version sécularisée, quelquefois parodique, de la Révélation chrétienne : l'esprit se fait chair, se manifeste dans le monde profane avec des rides, des cheveux, des verrues. Le visage héberge quelque chose de plus haut : il *révèle* justement le caractère invisible. Ces yeux sont remarquables juste parce qu'à travers le regard effronté ou scrutateur, ils annoncent le Verbe, c'est-à-dire le caractère, les pensées, les passions. Toutefois la physiognomonie, contrairement à la théologie, doit se limiter scrupuleusement au résultat final de « l'incarnation », donc à l'apparence physique. C'est en cela qu'elle a quelque lien avec le matérialisme.

Une aspiration commune traverse matérialisme et physiognomonie : restituer sens et dignité à la *res extensa* maltraitée, aux corps, aux visages, aux contractions et aux distensions musculaires. Lavater écrit que l'homme ne pouvant connaître que par les sens, il ne peut être connu que par les sens. Et Feuerbach lui faisant écho : « La pensée se réalise », autrement dit « la pensée devient objet des sens ». Le matérialisme peut bien moquer le statut et les prétentions de la physiognomonie, il le fait avec l'agressivité déchirée de qui, se sentant soupçonné, se dépêche de montrer du doigt son compagnon de conspiration déjà mis aux fers. Il élève la voix, le matérialiste, vitupérant « l'ingénuité » du spécialiste des physionomies, mais ses cris ressemblent à un exorcisme.

Le matérialiste faiblard s'empresse de faire sienne la réprobation sarcastique de Hegel à l'égard de Lavater : cet « intérieur », que la physiognomonie voudrait révéler, est maigre et inarticulé. La bouche et les mains exercent pourtant une fascination indéniable – tous deux motifs à maints commentaires – ; mais seulement parce qu'elles sont les organes du *travail* et du *langage*. C'est dans le « faire » et le « dire » que l'intériorité se manifeste objectivement. Jamais dans la physionomie comme telle.

Certes, le matérialiste borné essaye de prendre ses distances avec Hegel : dans le travail et le langage, dit-il, « l'intérieur » et « l'extérieur » sont indivisibles, la personne est un entier et, plus encore, un entier sensible. C'est juste, bien sûr. Sauf que, de cette façon, on se condamne à faire des efforts énormes et peu concluants pour trouver à chaque séquence de pensée une correspondance corporelle. Nier l'autonomie de l'intellect abstrait est assez hasardeux : il est vain de chercher le fantôme exsangue de la corporalité dans les assertions de caractère universel. Non seulement parce que, ce faisant, on collectionne les résidus, mais surtout parce qu'ainsi on réduit le visage et le corps aux faibles contours des propositions formalisées, en mortifiant donc leur sens autonome.

Il serait plus utile pour le matérialiste de noter la courbe sensible qu'ont, en soi, les abstractions. On peut parler d'un concept *rugueux*, d'un calcul *élané*, d'une inférence *adipeuse*, d'une *protubérance* de la volonté. On n'a pas des visages qui renvoient aux concepts, mais des concepts qui ont un visage sensible. D'ailleurs, qu'est-ce que la liste des figures rhétoriques – métonymie, métaphore, oxymore –, si ce n'est la tentative de recenser les grimaces et les expressions du visage des concepts ?

Mais ce qui est décisif et qui donne de la densité à l'espérance utopique, c'est autre chose encore. Il faudrait libérer la physionomie humaine du devoir de *révéler* quelque chose. On peut l'apprécier pour elle-même, sans autre supplément de signification. Le matérialisme devrait prendre chaque trait sensible comme la ligne d'arrivée de l'observation perspicace, et non comme un point de départ. Il faudrait faire comme si les yeux étaient simplement des yeux, des mains simplement des mains, sans que les uns et les autres ne doivent nullement « incarner » un Destin ou un Caractère.

Contre Hegel, l'utopie matérialiste pourrait défendre la science de la physionomie en soutenant que son véritable devoir est de donner de la valeur à la main ou à la bouche *après* que l'ouvrage a été accompli, quand le discours prend fin. En fait, c'est seulement à ce moment-là que la main ou la bouche signalent quelque chose d'autre. À cette condition, le matérialiste ose se dire sans honte expert en physionomies. Aux portes des usines Ford, que révèlent les visages qui se succèdent, fugaces ? Peut-être rien. Ils ne représentent plus la traduction en langage vulgaire de l'Esprit, ou de l'Histoire, ou du Progrès, ou de la Douleur. Ce sont seulement des visages humains. Excusez du peu.

LE POKER
OU LA NOSTALGIE DE L'AVENTURE
*Faites vos jeux, tout est possible**!*

Le joueur de poker a quelques points communs avec l'intellectuel. Ils sont tous deux maladroits et inefficaces à se frayer une place dans le monde. Ils sont tous deux à la marge de la vraie vie, ils aiment à s'en soustraire. Tous les deux, enfin, réfléchissent sur les règles du jeu au lieu de se contenter de jouer. Le joueur est l'opposé de l'homme d'action : il ne sait pas y faire, il fait montre d'un sens pratique plutôt réduit. Sa capacité de calcul est inhibée dès qu'il s'agit des choses concrètes, sa résolution est paralysée devant l'expérience directe du risque.

Agonisant après avoir reçu une balle indienne, le joueur de *La chevauchée fantastique* chuchote une dernière volonté à ses compagnons de voyage : qu'ils témoignent auprès de son père, un homme de pouvoir et d'action, qu'il est mort avec courage. Le beau jeune homme aux moustaches fines et soyeuses, presque trop habile à manier le jeu de carte, désire racheter à l'heure de mourir la transgression inscrite dans son rôle.

Le joueur est en fait et par définition une sorte de bon à rien ambigu : il n'agit pas, il contemple. Il ne partage pas l'intrépidité et la témérité des autres, il se contente de les simuler dans les limites du déroulement d'une partie. Qui vit du jeu est bien pire qu'un spectateur passif et indifférent : c'est un parasite qui reproduit au fil des données les situations douloureuses et les périls imprévus que ses semblables sont engagés à vivre avec gravité. C'est un simulateur qui, de main en main, analyse et isole des formes d'existence et des valeurs

culturelles, fatalement mal à l'aise quand la mimésis rituelle redevient vie. En somme, si le joueur n'est pas un intellectuel, il s'en rapproche beaucoup, obligé qu'il est à escompter, entre solitude et mépris, ce surplus de réflexion que comporte son métier.

Le tapis vert des parties de poker, c'est la crèche de la modernité : la miniaturisation claire et distincte de ce qui arrive dans les méandres des métropoles du dix-neuvième siècle ou dans les grands espaces de la « frontière » nord-américaine. Le jeu, c'est le moment très sérieux où une culture parle de ses propres règles, en les isolant temporairement du contexte que d'ordinaire elles ordonnent. Le poker met en évidence, dans leur aspect dépouillé et mécanique, les formes typiques de la culture du libre-échange : individualisme discret, incertitude durable quant aux attentes, réalisation de soi par le biais d'une adaptation opportune à toutes les chances dont on pourrait tirer profit. Ce sont les pionniers de la Louisiane qui, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, établirent les modalités actuelles du poker. Il est vrai que l'on mentionne ce jeu dès le seizième siècle en Europe dans la littérature et les chroniques : le nom vient de l'allemand *pochen*, équivalent de l'anglais *bluff*. Mais cette préhistoire est presque sans intérêt tant elle évoque une forme de jeu de hasard qui ne rappelle en rien le poker que l'on connaît aujourd'hui. Notre poker est la créature de la révolution industrielle. Et c'est sur la « frontière » nord-américaine, authentique laboratoire d'un capitalisme à l'état pur, libre des entraves des moyens de production traditionnels, que naît sa variante la plus fascinante, le *stud* ou poker ouvert.

Le hasard moderne se distingue radicalement du hasard d'autrefois. Le risque, jusqu'au dix-huitième siècle, est soit déréglé, sans trame, soit codifié selon les statistiques minutieuses du destin. Avec le poker, au contraire, un réseau serré de combinatoires met le joueur en face d'un système d'occasions. Le hasard est bridé, organisé par des règles précises, mais en même temps conserve un aspect anonyme et répétitif. L'imprévisible ne s'oppose plus à un système de lois mais il en est ultimement le produit le plus raffiné.

Selon le flux des combinaisons récurrentes et les automatismes de la partie, le sujet du jeu est interchangeable, au moins virtuellement, selon les conditions de départ. En fin de compte, chaque joueur, qu'il soit riche ou pauvre, en vaut un autre : il parie sur son opinion et s'il voit juste, il gagne.

Bien sûr, le poker, ce chef-d'œuvre de la culture libérale, invoque l'égalité entre joueurs pour mieux les différencier par la suite. En fait, dans le système d'occasions offert par le jeu, certains joueurs en profitent plus que d'autres. Il s'agit d'un type de héros à la fois paradoxal et extravagant. Si on admet que les joueurs de pokers sont des bons à rien, ce héros l'est plus que quiconque. Être un bon à rien lui offre une sorte de spécialité singulière. Saisir le maximum d'occasions fantasmagiques offertes au cours de la partie est une qualité qui demande qu'on n'en ait aucune autre. Il ne s'agit pas d'occasions réelles, comme celles qui conduisent au succès, à l'amour ou aux découvertes scientifiques, mais d'abstractions, de formes pures d'occasions. C'est pourtant dans ce personnage désincarné du joueur professionnel que demeure la nostalgie de l'aventure, ou plutôt, le présage de ce que serait le sens moderne de l'aventure.

Ce professionnel sait que l'éclair de génie ou du moins la véritable extravagance naît seulement d'une longue fidélité à la grisaille de la routine. Que l'innovation tonitruante, celle qui stupéfie et confond les adversaires, survient comme une légère déviation par rapport à un comportement archiconnu. Que pour être original, il faut passer par le conformisme le plus éculé. Que pour finir par agir spontanément, on doit passer indéfiniment par l'artifice. Que cela prend un temps fou pour arriver à un instant de concision brillante. Cet entrelacs de répétition et d'exception, de calcul et d'ineffables nuances, de convention et d'élan est un trait typique de la manière moderne d'expérimenter. Nous manquons désormais, on le sait, de grands « romans de formation », d'événements décisifs qui trempent le caractère une fois pour toutes, de faits dignes d'être transmis en vertu du leur caractère d'exception : anomie et abstraction pervertissent

tous les champs d'action. Le joueur de poker, lui, dans la monotone répétitivité du jeu, cherche la faille qui lui permettra d'affronter une expérience qui redeviendrait unique.

Dans *Le Kid de Cincinnati* – film tiré du roman du même nom de Richard Jessup –, Steve McQueen, alias Cincinnati, défie le Champion, Edward G. Robinson, inoubliable dans le rôle. Après de longs jours et des nuits interminables de *stud poker*, Cincinnati décide de risquer son sort, de jouer son va-tout, en partant de l'hypothèse que le Champion n'aura pas la suite royale qu'il cherche. Un défi immense contenu dans la seule carte encore cachée. On tourne ladite carte, moment unique, pathos sans égal : la suite royale est bien là. L'aventure du Kid est finie.

Son voyage au fil des aventures du monde, arrêté.

Voici donc ce que le poker nous enseigne : le « monde de la vie » – émotions, nuances, merveilles – qui semblait étouffé par des automatismes et des conventions abstraites se fait valoir de façon inattendue après que conventions et automatismes se sont affirmés encore et encore. Pas malgré mais grâce à eux.

Retrouver ce qui est unique dans ce qui est massivement répétitif, voilà notre pari, notre mise, notre enjeu.

L'ESPRIT ET LE GADGET

Espérons que non, espérons que pour une fois personne n'aura la langue assez déliée pour le faire ; et pourtant il est probable que quelqu'un ne pourra s'empêcher de faire des beaux discours moraux sur la publicité récente d'une maison d'édition promettant à l'acheteur-de-trois-volumes-j'ai-bien-dit-trois : « un beau sac en toile naturelle ». Ah, la culture réduite à une marchandise de trois francs six sous ! Et de rajouter un petit cadeau bien utile pour donner envie d'acheter le livre ! etc. Combien de fois avons-nous entendu de semblables lamentations ?

Les critiques de la société matérialiste, qui froncent le sourcil devant tout ce qui semble salir les âmes, ne comprennent pas que c'est eux la toute première cause du mal qu'ils dénoncent. Ils ont en effet conçu et *sponsorisé* la culture comme s'il s'agissait d'un antidote contre le monde des objets, une légère poussière sur les ailes d'un papillon, quelque chose de raffiné qui n'aurait aucun contact avec le reste des produits destinés à être consommés sur notre planète. Pour vendre l'esprit impalpable, il faut par conséquent y ajouter un « corps » quelconque. C'est bien digne d'eux.

En réalité, culture, idées et récits souffrent d'une réification trop limitée. Autrement dit, on rechigne à les considérer comme des *choses* susceptibles de frictions, comme des objets mondains, comme des produits que l'on peut consommer avec joie autant que déception. On ne comprend pas qu'une histoire ou une pensée sont des faits tout aussi matériels qu'un baiser, qu'une fuite précipitée ou qu'un abaissement du taux d'escompte. Ce n'est qu'en retrouvant leurs sta-

tuts spécifiques de *choses* que l'art et les idées, et tous les autres produits humains, peuvent espérer échapper à la destinée marchande qui les attend. Et non pas en invoquant l'originel caractère réfractaire d'une « choséité » qui leur serait propre. L'Esprit qui se prétend autonome est déjà prédisposé pour les gadgets. Ce n'est qu'en lisant les livres avec la même grâce nonchalante que certains savent affecter quand ils portent « un beau sac de toile », c'est-à-dire en jouissant de leur *utilité* particulière – d'autant plus grande qu'on y prête moins d'attention – que l'on pourra commencer à critiquer sérieusement la marchandisation.

Misery, le best-seller de Stephen King, montre bien à quel point les livres sont non seulement des faits terrestres déterminés par des conjonctures hérissées d'épines mais aussi des cas d'école propices à générer de nouvelles bases empiriques. Cette fiction offre d'ailleurs un petit complément à cette « esthétique de la réception » qui étudie les rapports entre l'œuvre littéraire et le public. Le personnage principal, un écrivain à succès, est séquestré par une lectrice rendue folle par la mort littéraire infligée par l'auteur à sa plus célèbre héroïne, Misery. Pour sauver sa peau, il est mis en demeure d'écrire un nouveau roman où Misery reviendrait en scène. Surveillé Constamment surveillé par son « lectorat » exigeant et féroce, l'écrivain écrit avec difficulté l'ouvrage. Qui finit par être son meilleur livre. Non pas *en dépit* des pressions subies mais, peut-être, *grâce* à elles. Ce livre est un *geste* : conditionné et urgent.

MONNAIE SOUS VERRE*

On le sait, l'argent est un objet matériel – matérialiste, comme disent avec un dégoût mal dissimulé les belles âmes qui confondent peut-être Épicure ou Feuerbach avec Rockefeller. L'argent, c'est ce qui sonne dans la poche ou le billet qui se froisse dans le portefeuille, comprimé ou perdu (ça dépend de la quantité) entre la photo de celle qu'on aime et les tickets de métro.

Mais l'argent, c'est aussi une abstraction vertigineuse : en comparaison les théorèmes de la logique symbolique ressemblent à un croquis de bricoleur. Avec l'argent, on peut acquérir n'importe quel bien de consommation : du pain ou des émeraudes, du sexe ou du persil. Peu importe que deux objets achetés au même prix n'aient en commun aucune propriété physique ou chimique, qu'ils soient en quelque sorte radicalement hétérogènes. Ils deviennent comparables, par l'intercession de ce dieu sur terre qu'est l'argent. Il établit des équivalences entre tout et tout. Marx l'appelait l'équivalent universel, lui qui, à la suite de Shakespeare ou Balzac, se moquait de la si triste expression : « ce sont des gens pauvres mais si beaux », en observant que la beauté (comme du reste la puissance, la sympathie, l'humour, etc.) est, ou paraît caractériser qui possède le *représentant des biens de la terre*. L'équivalence qui, elle aussi, semble être un pur concept, emprunte un brave petit corps de métal ou de papier. C'est comme si l'idée de « chevalité » existait matériellement à côté de chaque cheval en chair et en os. Voilà le miracle que tout le monde peut voir : l'abstraction *réelle*, la chose *idéale*.

D'ailleurs, l'argent ne peut équivaloir aux différents produits que parce qu'il est l'incarnation tangible du temps impalpable : de ce temps de travail qui détermine la valeur de toutes les marchandises. En fin de compte, l'argent, c'est du temps congelé. L'heure d'un journalier et celle d'un métallurgiste se vident de toute caractéristique spécifique – la récolte de poires ou la finition d'un tableau de bord –, réduites à un intervalle abstrait, coupées tant de la *nature* sensible que de l'*histoire* réelle. Le temps vide et homogène, condensé sous forme d'argent, devient à son tour la base d'une philosophie particulière de l'Histoire, celle inspirée par l'idée du progrès continu et linéaire – très semblable, justement, à la progression de l'accumulation monétaire.

Ceci étant, le numismate mérite qu'on lui accorde une attention particulière. Il collectionne la monnaie et les billets d'époques et de pays différents. Il ne thésaurise pas du pouvoir d'achat, mais il traite l'argent comme des papillons enfilés sur des aiguilles et destinés à finir sous verre. Il rassemble les espèces monétaires les plus disparates comme s'il s'agissait de fragments d'une nature morte, avec la même passion sinon la même mélancolie qu'un botaniste. De chaque spécimen, il apprécie les variations chromatiques, l'empreinte modeste ou raffinée, la taille particulière, l'effigie représentée (un Georges Washington ou un Manzoni ou encore le Che Guevara des *pesos* cubains), le poids, la consistance, l'odeur (oui, pour le numismate, l'argent a une odeur). Il aborde l'objet le plus abstrait du royaume, l'argent, en le traitant comme une quelconque créature sensible, chargée de contingence et de qualités multiples. Enfin, il reconnaît des *différences* dans « l'équivalent universel » – qui justement ne se lasse jamais de les éliminer, les différences. Mais surtout il redonne un caractère *historique* à ce qui semble se soustraire à l'histoire. Pour lui, telle pièce datant de 1910 réanime les contextes, les conflits, les habitudes de l'époque. Le collectionneur réintroduit *dans* le temps ce qui congèle le temps.

Il s'agit bel et bien d'un renversement exemplaire. L'« abstraction réelle », dans la vitrine du numismate, s'avère être *réversible*. Elle peut revenir, même elle, à l'état d'échantillon du savoir-faire artisanal ; de simple valeur d'usage, *directement* dans la visée du goût esthétique. Mais, cette réversibilité de l'abstraction argent, que le numismate cultive sur un mode maniaque et solitaire, n'est-elle pas aussi, à une tout autre échelle, une aspiration au communisme ?

L'utopie marxienne, en l'occurrence le communisme, ne veut pas nier les rapports sociaux actuels pour retourner aux valeurs du terroir, à l'infime bon vieux temps, elle veut rendre concret, c'est-à-dire sensuel et temporel, tout ce qui est comprimé et défait dans les « abstractions réelles » qui dominent aujourd'hui.

LA VULGARITÉ DE L'ORACLE*

Quiconque le désire peut apprendre très vite comment on n'emploie *pas* les livres, et combien sont futiles les esprits *profonds* qui boudent leur temps. Il suffit de jeter un coup d'œil à la rubrique « Oggi » (aujourd'hui) que Guido Ceronetti (un lettré exquis et original) tient quotidiennement sur la première page d'un des plus grands journaux italiens, *La Stampa*, de Turin. Il s'agit d'une brève citation d'un texte de haut lignage culturel, à déguster (pardon, à *savourer*) en retenant son souffle. Le savoir hypothétique infusé dans ces quelques lignes est censé adoucir (pardon, *émousser*) la laideur de l'actualité qui s'époumone dans les titres alentour, et nous venir en aide comme un *pater noster* tout au long d'une journée haletante. D'après Hegel, pour les modernes, la lecture des journaux tient lieu de prière matinale : maintenant, grâce à Ceronetti, les journaux eux-mêmes s'ornent de petites prières.

Le 5 juin, de Céline : « La télévision, tout ça ce sont des abrutissoirs tout à fait tellement inférieurs... Le quotidien, le mensuel, tout ça... Tellement massif que même les esprits solides ne résisteront pas à ça... ».¹ Une audacieuse invective contre la presse, flanquée là, en plein territoire ennemi. Dommage que le bavardage haché de Céline, tiré de son contexte, ressemble aux fadaïses d'un quelconque ivrogne. Les autres auteurs invoqués par le Sage ne s'en sortent pas mieux. Le 14 mai, c'est au tour de Joseph Roth de passer sur le grill : « Les cœurs des hommes téméraires, fous et facilement enthousiastes sont

insondables... » La banalité se pare d'une aura à la fois complice et intimidante (comme pour dire : seuls les heureux élus peuvent apprécier une simplicité aussi vertigineuse, tu es des nôtres ou pas?)

Le 3 juin, Fédor Dostoïevski se déguise en Talleyrand d'opérette et profère : « La conscience secrète du pouvoir plaît inexprimablement plus que la domination ouverte ». Parfois, le ton est enchanté, comme le 4 juin : « ... Ensuite, Kafka dit : "Tous mes amis ont des yeux magnifiques. La lumière de leur cœur est le seul éclairage dans la prison obscure où je vis." ». D'autres fois, sobrement héroïque : « Dos au mur, dans le gris du vide, lisez Job et tenez bon » (Gottfried Benn). D'autres fois encore s'élève une remarque prophétique : « ... si les Dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent soin de notre vengeance. » (le 27 mai, par Tacite). Il ne manque pas non plus la plaisanterie grossière : « L'homme qui se tait refuse ; la femme qui se tait consent. » (le 12 juin ; il s'agit d'un proverbe arabe des nomades Marazigs, mais oncle Charles disait pareil au bordel).

Enfin, le 9 mai, une petite phrase dans le pur style Harlequin : « Suis-je prétentieuse quand je dis que je possède trop d'amour pour le donner à une seule personne ? L'idée qu'on doit aimer toute sa vie une seule personne me semble tellement puérite ! Elle peut appauvrir pas mal. » Penchant marqué pour l'adultère, semble-t-il. Puis, le regard court à la signature : il s'agit d'Etty Hillesum, jeune fille juive, auteur d'un journal poignant, tenu alors qu'elle attendait d'être gazée. On frissonne.

Ceronetti est le traducteur (par ailleurs extraordinaire) de l'Ecclésiaste biblique, où l'on peut lire : « Toute parole s'épuise, tu ne peux lui faire dire plus ». Entre ses mains, les mots des écrivains, piqués comme des papillons imprudents, sont à bout de forces. Au lieu d'élever notre âme informe, ils l'enduisent d'une bouillie sublime. L'effort d'amender la culture de masse en lui donnant à sentir des pétales exquis se retourne contre l'auteur : la nostalgie des maximes imprimées sur le papier de certains chocolats est inévitable. Malgré tous leurs défauts, elles n'avaient pas l'infinie trivialité de l'Oracle.

1. Yves, Buin, *Céline*, Folio Gallimard, Paris, 2009, p. 424.

BLEU DE HONTE

Les objets détestent la bave spirituelle que nous laissons parfois sur eux. Ils revendiquent avec fougue leur sobre *fonctionnalité* personnelle. Voici le lamento affligé d'un stylo offert à l'occasion d'une festivité quelconque.

« Je perçois son émotion à cause de la légère transpiration de la main qui enserme mon corps émaillé. En m'empoignant, celui qui écrit se souvient des temps heureux où son esprit était florissant et aigu comme la pointe d'un stylo. Jeunesse, tu étais si précieuse : alors, tout était délicat et pourtant piquant, et celui ou celle qui aujourd'hui m'incline vers la page blanche avait vingt ans et ne permettait à personne de dire que c'était le plus bel âge de la vie. Moi, le stylo, je renvoie à l'époque où la vie était réfractaire aux standards et préférait sautiller d'un prototype jamais vu à un autre. Une époque, que cela soit bien clair entre nous, qui n'a jamais existé, mais qu'il est doux de commémorer. Grâce à moi.

Je suis un faux souvenir d'adolescence militante. Ma tâche est de susciter de la nostalgie pour les hendécasyllabes que l'on n'a jamais écrits, pour les talents que l'on n'a jamais eus. En lieu et place de l'épaisseur naturelle du cœur, j'évoque des sensibilités mercuriales ; et je mets des fleurs que personne n'a jamais cueillies là où on n'a jamais vu le moindre brin d'herbe. On m'achète pour déguster ce à quoi l'on n'a jamais goûté. Plus qu'un simple stylo, je suis un supplément d'âme. Un fossile spirituel, installé sur la table de travail large et vide. Une baguette de sourcier enfilée dans la poche intérieure de la veste, mais qui, au lieu de signaler la présence aqueuse,

repère les fins gisements de l'esprit. Une irremplaçable prothèse morale.

Le seul qui me comprend, désormais, c'est le petit carnet – en général made in china – doté d'une couverture rigide et sobre, tel un livre d'art à tirage limitée. En général, on nous offre ensemble. Mon compagnon hypocrite, mon frère et mon semblable, nos destins se réfléchissent l'un dans l'autre. Le carnet subit les mêmes frustrations que moi : il est immédiatement destiné à recueillir des pensées importantes, celles qui brillent de leur propre lumière, ces pensées qui ne nous passent jamais par la tête. Attendant inutilement des mots qui mettraient en forme l'âme informe de son propriétaire, le carnet, resté vierge, jaunit.

L'inertie aussi est mon destin de stylo. Personne n'ose m'utiliser pour une brève note griffonnée à la va-vite. Pauvre caractère impressionnable. Disons la vérité, on doute que je sois prêt à la tâche. On sait que je suis capricieux, indécis, lunatique. Pour des écrits plus longs, des articles ou des essais, il y a la ferraille habituelle. Mélancolie et déshonneur. Dans les pires moments, quand je suinte du spleen et des croûtes d'encre, mon capuchon ressemble à un sarcophage, vissé pour l'éternité sur ma tête de lettré ophidien.

Si, au moins, on me laissait complètement désœuvré. Je paresse-rais sans aucun ressentiment. Mais non, on ne s'y résigne pas, on s'échine à me trouver quand même un rôle. Je connais désormais sur le bout des doigts les considérations de nos gros malins, du genre : le stylo recommence à exercer son incomparable pouvoir de fascination quand il a vraiment perdu son caractère fonctionnel. Et ils ajoutent avec complaisance : y recourir, c'est un geste gratuit, un libre *choix*. Quand je les entends élucubrer comme ça, je me méfie. Je crains le pire.

Le pire, qui ne se fait pas attendre. Tôt ou tard, l'utilisation du stylo est comparée au fait d'écrire encore des lettres à l'ère du téléphone (une chance supplémentaire, hors la seule nécessité... et bla-bla-bla). Le problème, c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple compa-

raison mais d'une *destination* péremptoire. Ou même d'une condamnation.

Mon terminus, sinistre, commence à se profiler. Moi et leurs lettres sentimentales. Moi et leur âme mise à nu, ce qui, comme ils le savent bien eux-mêmes, n'est pas un très joli spectacle. Ils me mordillent avec nervosité en oubliant que je ne suis pas un simple bic. Ils me complimentent, ils me renversent, ils me couvrent de salive. Et surtout ils me contraignent à des *incipits* catastrophiques qui les font frissonner et rougir de honte. Tous ces « l'amour qui tant aime, et confond le cœur ». Tous ces « je ne sais pas ce qui me prend ». Ces pauses lors desquelles ils soupèsent la prochaine banalité qu'ils vont bien pouvoir encore inventer. En général, ils renoncent à mi-chemin, épuisés par eux-mêmes. Et ils m'abandonnent avec dépit après m'avoir compromis! »

JEU DE GUERRE À ROLAND GARROS

Au centre de la scène trône une grenade dont on vient d'enlever la goupille. Elle peut exploser d'un moment à l'autre, avec des effets dévastateurs. L'attente de la déflagration imminente rend l'air immobile et dilate l'instant qui s'échappe. Un fantassin jette l'engin contre la tranchée ennemie. Son adversaire direct le ramasse et se dépêche de le renvoyer. À nouveau, le premier, souffle coupé et mains en sueur, relance ; à nouveau, l'autre renvoie. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que la bombinette, impatientée, explose entre les pieds de l'un des deux téméraires, ou bien largue toute son énergie comprimée loin d'eux. Cette scène, à mi-chemin entre le comique de répétition et la geste héroïque du sergent York sur le front de la Marne, se reproduit sur tous les courts de tennis.

L'arme mortelle, c'est la balle.

L'impératif catégorique, c'est de s'en débarrasser sans hésitation, de l'éloigner de son propre territoire avant qu'elle ne produise des dégâts irréparables, de l'écraser avec fureur dans le camp adverse. On a beau dire que le tennis est un jeu *soft* parce qu'il exclut le contact physique, même si c'est vrai, ce type d'exclusion rappelle trop celle expérimentée par la guerre moderne, avec ses canons à longue portée et ses armes chimiques.

Les joueurs de tennis, du reste, ne sont pas de douces créatures : habitués à rendre la monnaie de la pièce, à remettre en jeu avec rage, à tisser de terribles « stratégies de réciprocité », ils endossent parfois des rôles sinistres. Ce n'est pas un hasard si dans *L'Inconnu du Nord-*

Express de Hitchcock, l'homme qui reçoit, et accepte, la proposition d'un « échange » d'assassinats avantageux est précisément un joueur de tennis.

La balle est une bombe.

Mais la comparaison guerrière ne tient le coup qu'à première vue. Sous l'analogie superficielle, on devine un noyau plus atavique, en lien direct avec le surnaturel.

Que l'on observe la fureur qui tord le visage du joueur de tennis au moment où il va frapper le petit objet rutilant. C'est un grincement de dents, qui exprime de l'horreur, voire de la répugnance. L'horreur et la répugnance que l'on éprouve devant un maléfice ou une source de contagion. Plus qu'une simple bombe, la balle de tennis est un mauvais œil volant, un talisman négatif, un vase de Pandore sur le point de s'ouvrir, une poupée vaudou. Un moustique géant ou un vampire. Un oiseau hitchcockien ou une errynie. Un remords qui se serait matérialisé dans l'air.

Comme dans les fables, il n'y a qu'un moyen pour se libérer d'une malédiction : la refiler à un autre, à celui qui vous fait face. Peu importe si c'est par force ou par ruse. On ne rétablit la paix sur son champ d'action que si l'on infeste celui du voisin.

Le joueur doit à chaque fois reconquérir son espace vital et tenir à distance le danger sans fond que la balle recèle. Celui qui est au service, et a donc encore entre les mains l'objet pervers, n'est pas digne d'entrer sur son propre territoire : il le contaminerait. Il ne peut franchir la ligne blanche du fond de court avant d'avoir accompli ce mouvement préliminaire – qui est presque un geste de purification –, sinon le point est perdu.

Sitôt jetée au loin la balle empoisonnée, c'est alors seulement qu'il peut avancer, pas à pas, en repoussant, liftant, montant à la volée, tout près du filet, avant-poste des justes, sentinelle qui protège des rebonds piégés.